



**CHARLOTTE
BOURLARD**
**L'APPARENCE
DU VIVANT**

ROMAN

INCULTE

CHARLOTTE BOURLARD

L'APPARENCE DU VIVANT



Charlotte Bourlard
est née à Liège, en 1984.
C'est dans cette ville que
se passe son premier roman,
L'Apparence du vivant.

Une jeune photographe fascinée par la mort est engagée pour prendre soin d'un couple de vieillards, les Martin, propriétaires d'un ancien funérarium. Une maison figée dans le temps, dans un quartier fantôme de Liège, soustraite aux regards par une rangée de tilleuls. Captivée par ce décor, la jeune femme s'installe à demeure. Entre elle et madame Martin naît une complicité tendre, sous la surveillance placide de monsieur Martin. Lors de leurs promenades au bord du canal, on leur donnerait le bon Dieu sans confession. Ce serait bien mal les connaître.

Madame Martin possède une collection d'animaux naturalisés, fruit d'un travail de toute une vie. Elle tient à enseigner son savoir-faire à sa protégée. La jeune femme apprend donc, patiemment, minutieusement, l'art de la taxidermie, sur toutes sortes de cobayes. Car un jour, elle devra être prête pour accomplir son Grand-Œuvre.

Un premier roman radical, d'où émerge, à travers la noirceur et la cruauté, la douceur d'un amour filial.

WWW.INCULTE.FR

L'APPARENCE DU VIVANT

L'APPARENCE DU VIVANT

CHARLOTTE BOURLARD

éditions inculte

PROLOGUE

Elle me demande plusieurs fois par jour que je l'achève.
« Bientôt madame Martin. »

Elle ressemble à une tox à force d'être vieille. Ses os sont pointus comme des menaces. Son crâne est couvert d'eczéma, balayé de longues mèches blanches qui me restent parfois dans les mains. Sa peau est parcourue de taches mauves qui sont déjà mortes.

Je pieute au dernier étage, sous les toits. Eux dorment au rez-de-chaussée. Ils ont fait fortune dans les pompes funèbres. On se partage un funérarium désaffecté. On vit en tête à tête avec monsieur Martin qui nous surveille, couché dans leur grand lit. Son corps ne bouge plus, ça fait des années. On continue à lui parler. Un peu comme s'il était mort, sauf qu'on peut le toucher.

« Tu vas y arriver ? » Je les veille nuit et jour. C'est presque fini.

*

Leur fortune, ils l'ont amassée lentement. Elle repose au deuxième étage, enfermée dans des cercueils que je dois vider. Des dizaines de kilos de billets rangés par liasses. Le secret de la richesse, c'est que chaque centime compte. La vieille m'a tout appris. Ça et le reste.

« Je veux dormir. » Elle se répète en boucle, jusqu'à ce que je lui file des somnifères.

« Il n'est pas encore 18 heures madame Martin. » Elle me regarde avec ses grands yeux gris qui veulent mourir. Je relève la manche de sa chemise de nuit, à la recherche d'un endroit où piquer. Ses veines sont tellement usées qu'elles se sont enroulées autour de ses os.

« Ça fait combien de temps que tu me supportes ?

- Dix ans madame.

- Ça t'a plu ? » Je la pique dans le cou. Elle se détend. On dirait presque qu'elle sourit. Je pousse sa chaise jusqu'à leur chambre. Monsieur Martin l'attend, couché au milieu de leur immense lit en palissandre massif, orné de rinceaux perlés et de couronnes de roses. Ça fait quinze ans qu'il patiente, les cheveux peignés vers l'arrière, impeccable dans ses costumes repassés. J'ai appris les gestes pour le déshabiller. Sa peau est douce comme celle d'une poupée. Je lui enfle son pyjama bleu à rayures, puis je place un verre de lait sur sa table de nuit. Derrière lui, les tentures sont tirées, les fleurs du papier peint ont fané. Un angelot en bronze joue de la harpe.

« Bonne nuit monsieur Martin. »

Elle l'a aimé tout du long et encore maintenant. Ils se sont rencontrés ici, dans la pièce à côté. À l'époque, monsieur Martin était jeune. Il enterrait son oncle. Madame Martin s'appelait mademoiselle Derwal, elle aidait ses parents au funérarium et elle l'a voulu dès la première minute. C'était il y a longtemps.

PROLOGUE

Je la soulève délicatement pour ne pas l'égratigner. J'approche sa bouche du visage tranquille, rasé de près. Elle dépose un baiser sur ses lèvres. Je l'étends auprès de lui. Elle ressemble à un petit fossile à côté de son homme. Elle se blottit contre son bras. Un sourire paisible déplace ses rides. C'est triste à regarder. Je reste près d'eux jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle ne se souvient pas de la dernière fois qu'ils ont niqué. Pas précisément. Elle dit que ce n'est pas de la dernière fois qu'on a envie de se souvenir. Il a été son seul amant. C'est peut-être vrai. J'allume le babyphone et je monte.

À l'étage, il ne reste pratiquement aucun meuble. J'ai passé des semaines à tout vider. Je m'assieds par terre au milieu du salon et je fais péter le deuxième concerto pour piano de Mendelssohn. En *ré* mineur. La vieille m'a appris à écouter la musique classique.

La première fois que je suis venue, c'était pour les photographier. Elle n'était pas encore en chaise roulante. Elle avait des allures de grande dame. Son corps était vivant, il m'attendait. Je cherchais des vieux qui acceptent de poser nus. On a bu du thé dans un service en porcelaine. Elle a tout de suite compris qu'elle m'avait trouvée. Son décor me fascinait. J'ai pris des centaines de photos. Je voulais avaler chaque détail. Elle adorait poser pour moi. Je suis revenue plusieurs fois. Elle m'a présenté monsieur Martin. Je suis revenue souvent. J'avais à chaque fois moins envie de repartir. Elle m'a proposé de rester. Je n'ai rien dit à personne,

ça m'arrangeait. Je me suis installée. J'avais trouvé le moyen de disparaître.

Monsieur et madame Martin n'ont jamais voulu d'enfant. La thune, c'est à moi qu'ils la réservent. Madame m'a cherchée longtemps. Peu de gens sont prêts à mériter leur réussite.

Depuis que je suis ici, je n'ai pas passé une soirée hors de ces murs. Quand je ressortirai, je serai riche. Bientôt.

*

Elle a l'air vicieuse au milieu de son oseille. Les liasses grimpent jusqu'au plafond. J'ai vidé les cercueils un par un. Puis je les ai descendus au rez-de-chaussée. Même vide, un cercueil reste lourd à transporter. J'ai morflé, surtout à cause de la chaleur. Madame contemple ses billets, fascinée. Elle est fière de me les confier. J'ai commandé des valises blindées qui seront livrées demain. La sonnette retentit. Je vais ouvrir.

Un type moustachu me sourit. Il a apporté des cordes. Je le fais monter au salon. On sangle le buffet que monsieur et madame ont acheté en Provence. Ils y passaient une semaine de vacances, c'était en 1995. Ils l'ont ramené dans leur remorque, un buffet en bois de manguier, neuf compartiments, deux portes coulissantes, des détails en acier. On le fait passer par la fenêtre. Le type l'embarque dans une camionnette garée dans l'allée, j'empoche la thune. La vieille nous

PROLOGUE

observe, collée à la vitre comme une araignée. Elle aime que je la débarrasse de sa vie. Je remonte près d'elle. C'est bientôt le début du grand feu. Je nous mets un peu de musique et je la redescends dans sa chambre.

Leur garde-robe est immense, elle recouvre toute la largeur du mur. À gauche, les habits de monsieur. À droite, ceux de madame. Je commence par leurs pompes. Trois rangées de chaussures parfaitement alignées, intactes depuis des lustres. Je choisis une paire d'escarpins en cuir, des bottines à talons et des ballerines munies d'une bride au niveau de la cheville. J'entrepose le reste dans un grand sac en toile. Puis je m'attaque aux fringues, que je plie délicatement. Je sauvegarde ma robe préférée, en guipure avec des motifs brodés, une veste croisée en velours, trois gilets en cachemire, un cardigan en maille côtelée et deux pantalons à pinces. Je dépose leur tenue de mariage sur le lit, à côté de monsieur, avec les habits qu'elle portait le matin de leur quarante-cinquième anniversaire, plus le nécessaire pour tenir jusqu'à échéance.

« On n'a rien oublié ? »

Je lui file sa lampe de poche. On embrasse monsieur, je la fais rouler le long des couloirs qui prolongent le rez-de-chaussée. On arrive dans un tunnel éclairé au néon. En coulisse, le crématorium ressemble à un passage secret. Les murs sont peints en gris, parcourus de petites veines plus foncées. Au niveau du sol, le mur de droite est percé de quatre carrés. Chaque ouverture est précédée de rails que l'on peut enjamber. Ils servent

à faire glisser les cercueils dans les fours crématoires. On récolte les cendres à l'autre bout.

Je vide les sacs dans des cercueils en peuplier. Ça déborde. Je les insère entre les rails. Les fours ouvrent leur gueule. On dirait des gorges de dragon.

On s'installe. Vivaldi entame sa dernière saison. La vieille fredonne, affalée dans sa chaise. On se partage une bouteille de sirop en attendant que ça crame.

*

J'ai passé trois jours à tout désinfecter. Les nouveaux proprios sont japonais. Notre funérarium va devenir un karaoké avec des cabines qui clignotent. Ils se réjouissent. Ils parcourent chaque pièce en transpirant. Ils sont surexcités, un peu inquiets. Je ne leur propose rien à boire. Ils prennent des mesures, jaugent le plafond, vérifient les prises électriques. Un jeune couple dynamique, c'est elle qui dirige. Ils ont envie de projets et de rénovation. Ils veulent un bébé et des clients, un bar à gin au premier. La chambre des vieux sera bientôt un bureau rempli d'écrans qui surveillent.

Je pousse madame, qui les suit en grognant. Elle s'amuse à caresser Flup de ses longs doigts lubriques. Ils nous calculent du coin de l'œil, vaguement gênés. Mon bipeur sonne. Je relève la manche de son chemisier. Ils n'osent pas se détourner. Je la pique au-dessus du coude. Ça les fait sursauter. La meuf s'agrippe les bras, blême. Je leur explique que je dois la réhydrater

PROLOGUE

toutes les deux heures. La vieille se lèche le coude. Ça les perturbe de se sentir mal à l'aise chez nous. Madame savoure. Elle leur tend sa bestiole, pour qu'ils voient de plus près. Flup est mal foutu, c'était mon premier essai. Il a la gueule qui torche et ses yeux font flipper. Je l'ai gardé en souvenir. Les Japonais n'ont pas envie de toucher. Ils font mine de s'émerveiller en lâchant quelques sourires crispés, *so cute*, ils aimeraient voir cramer la vieille et son chat mal empaillé, la meuf regrette déjà d'avoir signé. Le mec hoche nerveusement la tête, il voudrait s'enfuir. Ils me lancent des regards compatissants, soulagés de ne pas être à ma place. Puis ils me serrent la main, confus, épuisés, ils repartent sans se douter que c'est moi qui empoche leur thune. Je referme la porte derrière eux. Ils emménagent le mois prochain. La vieille me félicite. Je suis riche. On s'envoie une bouteille de sirop pour fêter ça. On trinque à ma santé, tout est en ordre, c'est presque fini.

Je la fais rouler jusqu'à sa chambre. On s'occupe de monsieur, je lui enfile son pyjama mauve à manches courtes. Elle me scrute, immobile dans sa chaise. « On est prêtes. » Elle attend la suite. Je lui promets, bientôt. Elle demande quand. Je la transporte dans mes bras jusqu'à la salle de bains. Je remplis la baignoire d'eau tiède, six gouttes d'huile d'amande douce.

« J'ai horreur de me faire tremper. » Et moi je supporte mal votre odeur, madame Martin.

Ses muscles ont fondu, il y a des années. Son corps est couvert d'escarres. Elle refuse que je l'enduisse de

pommade. Elle trouve ça visqueux. Ses seins ont disparu dans les plis de ses côtes. La peau de son ventre s'étale comme une flaque. Sa chatte ressemble à un petit animal déshydraté.

Elle est tellement maigre qu'elle flotte. On dirait qu'elle est fausse. Il suffirait d'appuyer pour qu'elle se remplisse. Pas fort, une légère pression vers le fond de l'eau, puis des petites bulles d'oxygène qui s'échapperaient jusqu'à moi. Il suffirait d'une seconde pour qu'elle s'endorme. Ce serait notre secret.

J'effleure les angles de son squelette. Ses os saillent comme des prières. Je les caresse du bout des doigts. Elle voit dans mes yeux que j'y pense. Son regard vibre, luisant d'espoir. Ses grands yeux gris me promettent de ne pas souffrir. Ils se coucheront sans bruit au fond de l'eau. Madame Martin n'a pas peur, ça fait longtemps que la peur l'a quittée. Elle attend que le courage me vienne, elle est prête sous mes doigts.